

Fille perdue, cheveux courts

Osama

André Lavoie

Volume 22, numéro 2, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26091ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2004). Fille perdue, cheveux courts / *Osama*. *Ciné-Bulles*, 22 (2), 28-29.

Fille perdue, cheveux courts

PAR ANDRÉ LAVOIE

En janvier dernier, plusieurs Québécois au fait de l'actualité cinématographique, et surtout un brin chauvin, espéraient que Denys Arcand, avec ses **Invasions barbares**, irait cueillir le Golden Globe du meilleur film étranger, dernière étape avant son ultime triomphe lors de la remise des Oscars. À la surprise moins générale que « provinciale », le cinéaste afghan Siddiq Barmak, avec son bouleversant **Osama**, coiffait Arcand au fil d'arrivée, ce qui n'a pas empêché notre compatriote de briller — surtout par son silence! — quelques semaines plus tard lors de la grand-messe hollywoodienne.

Une fois passée la déception chez les uns et l'étonnement chez les autres, on ne pouvait que voir la charge symbolique d'un tel prix accordé à **Osama**, le film d'un pays plus connu pour ses cavernes que pour son cinéma, pour la bêtise de ses anciens dirigeants que la créativité de ses nouveaux, et bien rares, réalisateurs. Il flottait aussi dans l'air une curieuse ironie de l'Histoire à voir monter sur scène le cinéaste d'une contrée dévastée par 20 ans de conflits armés, longtemps un terrain d'affrontements entre les États-Unis et l'ex-URSS sous le couvert hypocrite de la guerre froide. Sans crier gare, le cinéma d'Afghanistan faisait tout à coup son chemin de Kaboul à Hollywood alors que ce pays n'a produit, au total, qu'une quarantaine de longs métrages. De plus, il n'y a pas si longtemps, les Talibans avaient brûlé des milliers de copies de films étrangers tout en réduisant à néant les installations techniques tels laboratoires, salles de montage, etc. Dans ce contexte de désolation, la production d'**Osama** relève du miracle mais surtout de la générosité de partenaires étrangers et celle, encore plus déterminante, du cinéaste et producteur iranien Moshen Makhmalbaf, ayant soutenu Barmak dans un tournage rempli d'embûches.

De 1996, moment de la prise de contrôle quasi totale du pays, jusqu'à l'invasion américaine à la suite des événements du 11 septembre 2001, les Talibans ne faisaient pas que mépriser le cinéma : toute une population souffrait de leur fanatisme. C'est à cette époque charnière, avant

leur chute, que débute **Osama**. Chose absolument impensable, voire suicidaire, une foule de femmes emprisonnées dans leur burqa décident de descendre dans la rue. Elles réclament du pain et des emplois, réduites à l'indigence par ces Talibans qui les empêchent de travailler et même de sortir de chez elles sans leur mari (bon nombre d'entre eux sont morts lors de la longue guerre contre l'URSS). Espandi (Arif Herati), un garçon espiègle ayant toujours la main tendue pour ramasser quelques sous, explique à un téméraire documentariste occidental la situation qui rapidement dégénère lorsque résonnent les mitraillettes et que des canons à eau viennent disperser les manifestantes. De son côté, bien camouflée derrière une porte, une petite fille de 12 ans (Marina Golbahari, découverte dans la rue par Barmak) regarde la scène, horrifiée. Dans cette succession d'images au ralenti, on devine, sous les visages voilés, les cris et les bousculades, un désespoir qui cherchait vainement à s'exprimer.

S'il s'agissait du seul événement dramatique à susciter le dégoût de la jeune fille, et le nôtre... La répression ne se relâche pour ainsi dire jamais sur ces femmes emmurées dans leur maison, leurs vêtements, et surtout leur silence. Alors que la misère est endémique, même la mère de la jeune fille est confinée chez elle après la perte de son emploi dans un hôpital où les médicaments semblent relever du plus pur des fantasmes... Ce n'est donc pas par plaisir, à cause d'une erreur de la nature ou d'un quelconque désordre hormonal que la fillette deviendra garçon, pleurant toutes les larmes de son corps à chaque coup de ciseau qui la dépouille de ses magnifiques cheveux noirs. L'idée est de sa grand-mère, dans le but de la laisser sortir librement, de trouver du travail et de rapporter quelques sous pour la misérable subsistance de ces trois femmes de trois générations différentes. Comme si cette situation, absurde au plus haut point, ne pouvait être que temporaire et sans conséquences dramatiques, par naïveté tout autant que par défi, la jeune fille décide de planter une mèche de ses cheveux dans un pot à fleurs; image magnifique



Marina Golbahari
dans **Osama**

chargée de cet espoir d'un retour possible à une existence normale.

On ignore son véritable nom, mais Espandi, ayant deviné la supercherie, la baptise Osama, tout en laissant planer quelques menaces de dénonciation, ce qui risque de coûter plus cher à la jeune fille que de simples tapes sur les doigts. Elle ne gardera pas longtemps son travail, harassant, dans une boulangerie, forcée, comme tous les garçons de l'entourage, de fréquenter l'école coranique. D'ennemi, Espandi devient maintenant son allié, comprenant qu'Osama court à sa perte si on apprend qui se cache derrière ces yeux effrayés, ce visage androgyne. Voulant prouver sa timide et incertaine virilité, Osama ira jusqu'à grimper à un arbre, incapable par contre d'en redescendre sans l'aide d'Espandi et encore une fois, sans pleurer comme une gamine — ce qu'elle est.

Au-delà de la tension créée par cette éventuelle révélation qui risque d'être fatale à Osama et que Siddiq Barmak repousse sans cesse, celle-ci ne supplante jamais l'indignation du cinéaste à l'égard de la dictature religieuse subie dans son pays. Même s'il dénonce, à bon droit, les horribles conditions de vie des femmes afghanes, il n'enjolive pas la situation des jeunes hommes ayant le Coran d'une main et un fusil dans l'autre. C'est pourquoi le « déguisement » d'Osama ne signifie pas la planche de salut que sa famille espérait tant puisque l'heure est toujours à la répression. Le stratagème utilisé pour déjouer des lois intraitables et inhumaines

s'est finalement retourné contre elle. Et ce vêtement, tel un sésame sur un monde qui lui est inconnu — tout comme à nous d'ailleurs —, révèle d'autres formes d'injustices et de tortures subies par les garçons.

Si ses premières menstruations trahissent Osama devant des mollahs honteux d'avoir été bernés si facilement, elles sont provoquées non pas par le simple effet du hasard mais à la suite d'une odieuse punition. Accrochée à une corde, suspendue dans un puits sombre et étroit pendant des heures, c'est un sort réservé à tous les élèves un peu trop turbulents, une humiliation qui en vaut bien d'autres infligées aux femmes... Peu importe que l'on soit fille ou garçon, sous le règne des Talibans, c'est la loi des plus forts appliquée sans ménagement sur les plus faibles qui prévaut.

En plus d'explorer le passé récent d'un pays toujours au bord du gouffre, **Osama** témoigne d'un espoir fleurissant au milieu de toutes ces ruines et de ces paysages de désolation. Même s'il est trop tard pour cette fillette sans nom, un faux « oubli » de la part du cinéaste qui lui permet d'assimiler son combat individuel à celui de toutes les femmes afghanes, Siddiq Barmak célèbre, à travers sa beauté enfantine, ce refus de la soumission et de l'esclavage, règles prétendument dictées par un Dieu vengeur. À l'aveuglement idéologique, le cinéaste préfère la sagesse d'un Nelson Mandela, qu'il cite au début du film : « Je peux pardonner, je ne peux pas oublier. » Pour éviter de répéter les mêmes erreurs, les mêmes cruelles injustices. ■

Osama

35 mm / coul. / 82 min /
2003 / fict. / Afghanistan-
Iran-Japon-Irlande

**Réal., scén., mont. et
prod.** : Siddiq Barmak
Image : Ibrahim Ghafari
Mus. : Mohammad Reza
Darwishi
Dist. : Les Films Séville
Int. : Marina Golbahari,
Arif Herati, Zubaida Sahar,
Khawaja Nader, Hamida
Refah